

LAISSER LA PORTE GRANDE OUVERTE

Ben

raconter la vie

Un homme décrit les derniers instants d'un grand voyage, quand on est assailli par cette étrange sensation de ne plus être là-bas et pas encore tout à fait ici.

« Mesdames-Messieurs, nous allons bientôt entamer notre descente vers l'aéroport Paris-Charles de Gaulle ; veuillez redresser vos sièges, replier vos tablettes et attacher vos ceintures jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil. Il est actuellement 15h45 heure locale, la température extérieure est de 26°. Nous espérons que vous avez passé un agréable voyage et vous remercions d'avoir choisi notre compagnie.» Silence. Les hôtesses passent dans les allées vérifier que tout le monde exécute les consignes du commandant de bord. Je réajuste mon casque sur mes oreilles. C'est l'extraordinaire voix de Norah Jones qui accompagnera la fin de mon voyage.

Comme moi, mon voisin se penche pour apercevoir à travers le hublot la France qui se rapproche. C'est le début du mois d'août, je suis de retour d'un voyage qui m'aura fait rallier Phnom Penh à Paris, en passant par Ho-Chi-Minh et Dubaï, en deux jours et demi. Autant dire que je n'ai plus toute ma tête, et que je me laisse facilement aller à des rêveries aléatoires. Ça fait bizarre d'ailleurs, de franchir tous ces milliers de kilomètres en seulement quelques heures. On a survolé la moitié du globe sans même s'en rendre compte. Tout ce que j'ai vu, c'est la progression de l'avion sur l'écran encadré dans le siège de devant. C'est regrettable que les longs courriers ne volent pas en rase-motte. Parce qu'au passage, on aurait vu un bout du désert Arabique, les rives de la mer Noire, et on aurait probablement aperçu les sommets de l'Himalaya. Bref, on est assis là, dans un engin lancé à 900 à l'heure, alors qu'il y a une centaine d'années, un homme réussissait avec peine à faire décoller un assemblage approximatif, et à le faire voler sur une distance équivalente à la longueur du Boeing 747 dans lequel je suis assis.

J'ai été un peu déconnecté du monde, du coup j'ai fais le plein de journaux à l'entrée de l'avion. Je voulais savoir ce qui avait changé, en trois semaines d'absence. La France n'a pas bougé et Paris reste capitale. La prochaine fois, je partirai plus longtemps. Pour voir.

Je vais retrouver mon chez-moi. C'est curieux, c'est un micro-univers très agréable, mais que je rêve de quitter quand j'y suis. Et pourtant il me manque quand je suis ailleurs. C'est ça un paradoxe, non ? D'ailleurs, pour faire une prison efficace, chauffez-la, mettez-y quelques coussins et un frigidaire, laissez tourner un fond de musique, et surtout, laissez la porte grande ouverte. Il y a ma guitare, mes films, quelques bons bouquins et du matos à dessin. Et tout ça me garde à l'abri bien mieux que ne le ferait le plus zélé des garde-chiourmes.

Je donnerai lourd pour que l'avion renonce à se poser, qu'il fasse demi-tour, là, tout de suite, et reparte vers l'Asie. Je n'ai pas assez contemplé les rizières du Bokor ; j'aurais voulu déambuler plus longtemps dans les allées de Ben-Thân Market, à me faire soutirer mes sous par des vendeurs experts en négociations acharnées ; et aussi me balader éternellement au milieu des temples d'Angkor ; j'aurais du demander des recettes dans ce restaurant de Siem Reap où ils servent du crocodile et du serpent ; je garderai toujours un souvenir ému de la visite de Tuol-Sleng, la terrible prison de Phnom Penh rendue célèbre par les Khmers rouges ; tiens d'ailleurs je n'ai pas visité le musée de la guerre à Ho-Chi-Minh ; j'aurais voulu rester assis plus longtemps à regarder s'écouler tranquillement le Mékong sous le ciel changeant, témoin de la mousson qui s'installe. Je vois la piste qui se rapproche et je suis toujours là-bas. Au moins jusqu'à ce que l'avion touche le sol.

Je pense à ce qui m'attend plus bas. Heureusement que c'est l'été, parce qu'un retour sous la pluie aurait été un poil déprimant. Le pilote a annoncé 26°, ça devrait aller. Je pense au métro, à la 13 que je vais devoir prendre pour rentrer chez moi. Les rames de cette ligne sont toujours bondées, c'est incroyable. Bon, là c'est le mois d'août, avec un peu de bol ce sera respirable. Je me poserai quelques instants avec une sensation étrange : celle d'être rentré. Non pas que ce soit si terrible ici, mais je ne serai plus ailleurs. Je crois que ça va faire un peu bizarre au début, d'entendre à nouveau parler français, voir plus de bagnoles que de motos, marcher dans la rue sans deviner une odeur de brochette, payer sans faire de conversions monétaires (« c'est 45 000 dongs. Ça fait combien déjà en euros 10 000 dongs ? Ah, oui donc ok, à la louche d'accord, mais bon je tente 40 000 »). Ça passera, je sais bien que les petites habitudes reviendront aussi vite

qu'elles sont parties. C'est dommage d'ailleurs, j'aime bien ces petits moments où, juste après être rentré, on se prend à dire : « Ah oui c'est vrai, c'est comme ça ici. » Cette courte période où on s'étonne de l'éventail des choix dans un supermarché, en restant figé devant les huit marques différentes de lessives – celle-ci qui lave plus blanc que blanc mais qui est un peu chère, celle-là qui permet de mélanger les couleurs et qui est en promotion. Où on déplorera aussi la pinte payée cinq euros alors que c'était l'équivalent de quatre-vingts centimes il y a une semaine. On flottera encore dans une sorte d'entre-deux, entre là-bas et ici. Le temps que tout rentre dans l'ordre, on vivra beaucoup sur fond de comparaisons. Là-bas c'est la galère pour traverser. Ici il y a plein d'expositions à voir. Là-bas tout est ouvert jour et nuit. Ici j'ai de la famille et des copains. Là-bas on était loin. Là-bas – ça paraît idiot dit comme ça – ce n'était pas comme ici.

Je sortirai très vite, pas question de rester enfermé. C'est un coup à devenir négatif. Déjà que je me sens un peu mélancolique... J'irai me promener, voir ceux qui ne sont pas en vacances sortir du boulot sanglés dans leur costard, et ceux qui ont plus de chance s'offrir une binouze en terrasse. J'irai m'assurer que la Tour Eiffel et ses touristes sont toujours là, que les Parisiens ne sont pas tous pressés et désagréables, qu'il y a un incident technique sur le RER B, bref, que rien n'a changé. Petit à petit, je me dirai que Paris vaut bien Phnom Penh, ou même New York et São Paulo, enfin merde quoi, que Paris vaut le coup. Il y a Montmartre et les troquets de Pigalle, les pique-niqueurs du canal Saint Martin et les bobos d'Oberkampf ; et puis ce petit restaurant indien à Saint-Georges, et les bistrots de Bastille, et sans doute des concerts et des expositions un peu partout. Voilà qui est rassurant. Ça me fait sourire.

Allez on atterrit. Virage pour se mettre dans le vent, hop ça c'est bon, désarmement des toboggans, veuillez rester assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil, nez de l'avion qui se redresse, crissement des pneus, freinage puissant, réacteurs qui hurlent un dernier coup. Nous y voilà. Le contrôle des douanes m'attend. Peut-être même que le type derrière la vitre me fera un sourire en tamponnant mon passeport. À Ho-Chi-Minh, la dame avait renoncé à prononcer mon nom. Benoît, pas facile. Passage au tapis roulant, avec le très classique ballet de ceux qui s'inquiètent de ne plus jamais retrouver leur valise. Je récupère mon sac tout à la fin (j'avoue que j'ai eu un peu peur), et chargé comme un mulet, je quitte l'aéroport. Norah Jones s'est

tue.

J'arrive enfin chez moi. J'ouvre la fenêtre pour dissiper la légère odeur de renfermé qui s'est installée. Puis, en m'accoudant sur le rebord, j'allume une cigarette tirée d'un paquet acheté quelques jours plus tôt dans une rue d'Ho-Chi-Minh. Je jette un petit coup d'œil sur la notice préventive écrite en vietnamien. Dans la chambre, il y a aussi, enroulé autour d'une bretelle de mon sac à dos, un bandeau portant l'inscription « SGN » pour « Saïgon ». Je repars aussitôt dans mes souvenirs.

Il fait bon dehors. Ce soir on ira au bistrot, on profitera d'une des innombrables terrasses parisiennes, on y sera bien. Et en baissant les yeux sur la fameuse bretelle, je me dirai qu'après tout, le monde est vaste, et qu'il y fait plutôt bon vivre.